

La main invisible

Extrait du chapitre « Notre représentation du système sociétal »

Notre représentation du système sociétal doit beaucoup à la définition que J.K. Galbraith ¹ donne de l'économie :

« J'emprunterai la définition d'Alfred Marshall (...). Il disait que l'économie n'est rien d'autre que l'étude de l'humanité dans la conduite de sa vie quotidienne. J'ajouterai à cela l'étude du rôle des organisations, de la manière que les hommes ont de faire appel aux grandes entreprises, aux syndicats et aux gouvernements pour satisfaire leurs besoins économiques ; l'étude des buts poursuivis par ces organisations, dans la mesure où ils s'accordent ou s'opposent à l'intérêt général. Et enfin la manière de faire prévaloir l'intérêt de la collectivité ² ».

Cette définition se dresse comme une charpente à laquelle on peut accrocher de nombreux domaines de recherches. Tout d'abord elle parle simplement de la réalité des sociétés humaines. Elle met en évidence que l'économie est au service des hommes et qu'elle concerne leur vie de tous les jours.

Extrait du chapitre « La rupture des Lumières changea la face du monde »

Un nouveau cadre paradigmatique

L'accroissement continu de la population, de la production et de la consommation dans tous les domaines engendra de plus en plus de confort matériel et fit naître la conviction que l'homme parviendrait à se libérer définitivement des contraintes imposées par la nature. Un nouveau paradigme s'affirma progressivement : celui de la foi dans le progrès constant des sciences et des technologies qui permettrait enfin de trouver une solution aux différents problèmes de l'humanité. Les sociétés se persuadèrent également que leur bonheur résidait dans une abondance croissante de biens matériels, qu'elle était possible et que le dieu du progrès trouverait bien une astuce pour résoudre la difficulté due à la finitude des ressources. La déesse de la croissance et le dieu du progrès convolèrent ainsi en de justes noces.

Une troisième divinité vint se joindre au couple et former la nouvelle trinité référentielle : celle du marché autorégulateur. Livrée à elle-même, guidée par sa main invisible, elle garantissait une répartition et une utilisation optimales de toutes les ressources dans le système sociétal qui devinrent toutes « marchandisables ». La toute-puissance du marché était confortée par la légitimité de l'enrichissement individuel et la rationalité qu'il y avait à rechercher son intérêt personnel. L'individualisme était d'ailleurs le bon moyen pour donner à chacun la possibilité de réaliser le potentiel dont il était porteur. Le progrès, la croissance et le marché conduisirent désormais nos réflexions et nos comportements.

Mais ce faisant, le système sociétal bascula alors dans une tout autre dimension. Cette trinité paradigmatique fit le lit de l'attaque frontale de l'humanité contre les limites physiques et biologiques de la biosphère dont elle dépend. L'assaut fut d'abord insidieux et sans effets apparents. Personne n'en était conscient, d'autant plus que la croyance dans les possibilités d'autorégénérescence de la planète prévalait largement. Par ailleurs, ce n'était pas nouveau. Depuis l'aube des temps, les hommes ont toujours agressé les milieux naturels qui les supportent, mais les changements étaient jusqu'alors assez limités, très progressifs, lents à se manifester et l'adaptation possible. Pour prendre un exemple, au néolithique, le déboisement, auquel l'homme se livra dans les zones fragiles subtropicales de l'Afrique saharienne et du Proche-Orient, prit deux millénaires pour en provoquer la désertification³.

1 John Kenneth Galbraith est un économiste de nationalités canadienne et américaine. Il a été le conseiller économique de différents présidents des États-Unis, de Franklin Delano Roosevelt à John Fitzgerald Kennedy et Lyndon B. Johnson (Source Wikipédia).

2 Dans « *Tout savoir ou presque sur l'économie* », J.K. Galbraith et Nicole Salinger, Seuil, 1978.

3 « *Histoire des agricultures du monde* » op. cit. De même, la surexploitation de leur environnement a certainement joué un rôle dans la disparition de la civilisation des Mayas.

Mais avec la montée en force du paradigme trinitaire du marché, du progrès et de la croissance et l'appui des technologies, l'attaque devint massive et ses effets se firent sentir beaucoup plus rapidement.

Extrait du chapitre « La révolution néolibérale »

Les raisons d'une victoire

La révolution néolibérale prit son envol au début des années 80 du siècle dernier avec l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher en Grande-Bretagne et de Ronald Reagan aux États-Unis. Elle avait été dûment préparée et orchestrée par l'honorable société du Mont Pèlerin dont les adeptes et affidés formaient le gros des bataillons de conseillers économiques des gouvernements américains et britanniques. Ils avaient également pris les leviers du pouvoir au sein du FMI, de la Banque Mondiale et des organismes qui en dépendent ou gravitent autour. Ils dictaient l'agenda du Forum de Davos et animaient de puissants « think tanks » chargés de répandre l'Évangile néolibéral.

Son succès fut d'autant plus net que les États-providence arrivaient en bout de course.

Extrait du chapitre « La machine informationnelle »

Prisonniers de l'offre

Nous avons vu en effet que notre modèle de développement a engendré une production et une consommation de masse et que « l'homo consumens » était étroitement lié à « l'homo oeconomicus ». Avec la révolution néolibérale, la machine informationnelle a réussi à donner une nouvelle signification à l'acte de consommer et à faire du marché le cadre culturel de référence.

Les biens et services ont toujours été porteurs de significations et témoignaient d'une réalité sociale et culturelle. C'est ainsi que les types et les couleurs des vêtements ont longtemps servi à différencier et affirmer les fonctions et les rôles des personnes dans la société, de même que la classe sociale à laquelle on appartenait. Ils constituaient des moyens de faire passer un message de reconnaissance de la position sociale.

Mais la machine a fait en sorte que les biens et services deviennent en eux-mêmes le message. L'important en effet n'est plus la réalité d'un bien ou d'un service, ni l'utilité qu'on retire de leur usage, ni leur nécessité, ni leur signification, ni la disposition des ressources pour se les procurer, mais uniquement l'image de soi-même que donne le fait même de les posséder et de les utiliser. Le choix n'est plus de consommer ou non, mais de choisir entre les symboles qu'il faut détenir, les émotions qu'il faut vivre, les plaisirs auxquels il faut succomber. Notre salut passe par la consommation, nous susurre-t-elle. Elle va donc travailler le mieux possible pour nous inciter à consommer tant et plus toutes ces merveilles offertes à notre appétit en nous épargnant, bien sûr, toute réflexion critique.

La machine s'est donc essentiellement concentrée sur la forme du message, sur l'image d'un produit, d'un service, d'un événement ou les apparences des programmes de partis politiques, bref non pas sur les contenus, mais sur les sensations et les émotions qu'ils véhiculent et qu'il est indispensable d'éprouver si l'on veut participer pleinement à la vie de la société. L'emballage remplace le cadeau. Il faut paraître et non être. Nous sommes progressivement devenus semblables aux prisonniers de la caverne de Platon. Nous regardons les ombres sur les parois et nous sommes subtilement amenés à croire qu'elles sont la réalité.

La machine martèle l'idée que tout ce qui existe sous le soleil doit être soumis aux lois toutes puissantes du marché : le travail, l'éducation, la culture, les arts, les sciences, la santé, l'air et l'eau et toutes les ressources naturelles. Son objectif est d'affirmer l'économie de marché comme LE modèle unique et qu'il soit proclamé, enseigné, défendu par une majorité des entreprises, des décideurs et des faiseurs d'opinions. La machine a mis le marché au cœur de notre cadre culturel. Elle a fabriqué une toile de fond générale, un amalgame dans lequel le terme « économie de marché » évoque avant tout la croissance, le progrès et la prospérité, mais implique aussi démocratie, liberté, concurrence, libre

entreprise, consommation, richesse, bonheur. Évoquer un terme quelconque de la liste y associe implicitement plusieurs autres, mais surtout imprime avec force dans les mentalités un lien solide entre marché, croissance, progrès et prospérité.

Extrait du chapitre « Les brise-lames »

Incontestablement, les lames de fond du changement sont puissantes. Mais leur puissance ne suffit pas. Il semble bien que, si nous sommes clairvoyants, nous restions quand même aveugles : nous ne parvenons pas à croire ce que nous voyons. Nous végétons, engoncés dans une véritable acratie ⁴. Nous n'arrivons pas à traduire notre prise de conscience, nos connaissances, les informations dont nous disposons en décisions politiques et en actes concrets, à provoquer une mise en œuvre massive et décisive des changements nécessaires, à bousculer les résistances et réticences de tout acabit, à transcender les intérêts particuliers au profit de notre survie à tous. En fait, les vagues de la transition se heurtent à nombre de brise-lames. Et il faut bien reconnaître qu'ils sont capables de provoquer le doute, l'incertitude et d'énerver la nécessité d'agir.

Extrait du chapitre « Le déicide: retrouver l'audace d'espérer »

Le néolibéralisme n'est pas une théorie économique, mais bien une religion totalitaire. Elle a conféré au « MARCHÉ » immanence et transcendance et toute puissance sur la vie des sociétés humaines. Son bilan est calamiteux. La grâce divine du « Dieu marché » est l'argent. Son cortège traîne la sacralisation du profit, l'évasion fiscale systémique, un court-termisme systématique dans l'approche des problèmes, l'abandon de tout intérêt social dans le chef des entreprises, de leurs dirigeants et actionnaires, le mépris des travailleurs, la férule des intérêts privés sur le bien commun, les délocalisations des activités avec les désindustrialisations qui s'ensuivent et leurs ravages sociaux, l'abdication des souverainetés industrielles, alimentaires, scientifiques et des responsabilités de l'État dans la défense du bien commun, la croissance exponentielle des inégalités, la privatisation des gains et la collectivisation des pertes, la dégradation continue du climat et de l'environnement, une corruption insensée dans le fonctionnement de la société... Sa soif insatiable de profits nous impose des quêtes consuméristes affolantes qui nourrissent la désespérance. Nombreux sont d'ailleurs celles et ceux qui ne peuvent que rêver, rageusement, le nez collé aux vitrines des magasins. Elle a ainsi engendré d'immenses frustrations. Nous goûtons à la profonde amertume de l'injustice et l'espoir d'une vie meilleure, plus accomplie, s'évanouit. Cette religion nourrit ainsi les tentations d'abandon de la démocratie pour se réfugier dans le confort illusoire des populismes avec un repli frileux dans des identités fallacieuses, une fuite éperdue vers des régimes autoritaires et des « hommes forts » ⁵, l'émotionnel haineux des réseaux sociaux, l'évasion dans les mirages fumeux de soi-disant réalités alternatives.

...

Cette religion n'est pourtant pas une fatalité.

Y échapper, c'est d'abord prendre pleinement conscience que la réorientation du système sociétal, cette découverte des nouvelles terres, passe par l'abandon radical de manières de penser, de vivre et de consommer profondément ancrées chez chacun et chacune d'entre nous depuis plus de deux siècles.

...

Ensuite, toute affaire cessante, il faut commettre le déicide du Marché. Ce dieu n'existe pas, il ne peut, en aucun cas, rester ce qu'il est et former cette « ... *entité semblable à une machine, non politique, non culturelle — au-dessus de tous les autres modes d'organisation* ⁶ ». Les marchés ne sont que des outils, tous différents, au service de l'économie réelle. Comme tels, ils doivent posséder des modes d'emploi et suivre des règles bien définies. Leur utilisation doit être contrôlée de même que leurs objectifs et finalités. Leur liberté ne peut exister et s'exercer qu'à l'intérieur de cadres clairement déterminés.

⁴ Comportement d'une personne qui, lorsqu'elle sait ce qu'il faudrait faire, n'agit pas, faute de volonté, ou de capacité (Source Wiktionnaire).

⁵ En réalité des pervers narcissiques et psychopathes tels que Trump, Poutine et consorts.

⁶ Stephanie Lee Mudge op cit.